
RAGNAR
JÓNASSON
UN CALME
BLANC

Un calme blanc



DU MÊME AUTEUR

La « Trilogie blanche »
(avec Helgi Reykdal)

La Mort en blanc
Éditions de La Martinière, 2024
Points, 2025

Reykjavík, coécrit avec Katrín Jakobsdóttir
Éditions de La Martinière, 2024
Points, 2024

À qui la faute
Éditions de La Martinière, 2023
Points, 2024

Dix âmes, pas plus
Éditions de La Martinière, 2022
Points, 2023

Trilogie « La Dame de Reykjavík »
(avec Hulda Hermannsdóttir)

L'Île au secret
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

La Dernière Tempête
Éditions de La Martinière, 2021
Points, 2022

La Dame de Reykjavík
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Série des « Enquêtes de Siglufjördur »
(avec Ari Thór Arason)

Sigló, vol. 6
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

Vík, vol. 4
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Sótt, vol. 3
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Nátt, vol. 2
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Mörk, vol. 5
Éditions de La Martinière, 2017
Points, 2018

Snjór, vol. 1
Éditions de La Martinière, 2016
Points, 2017

RAGNAR

JÓNASSON

Un calme blanc

Traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaün

Éditions
de La Martinière

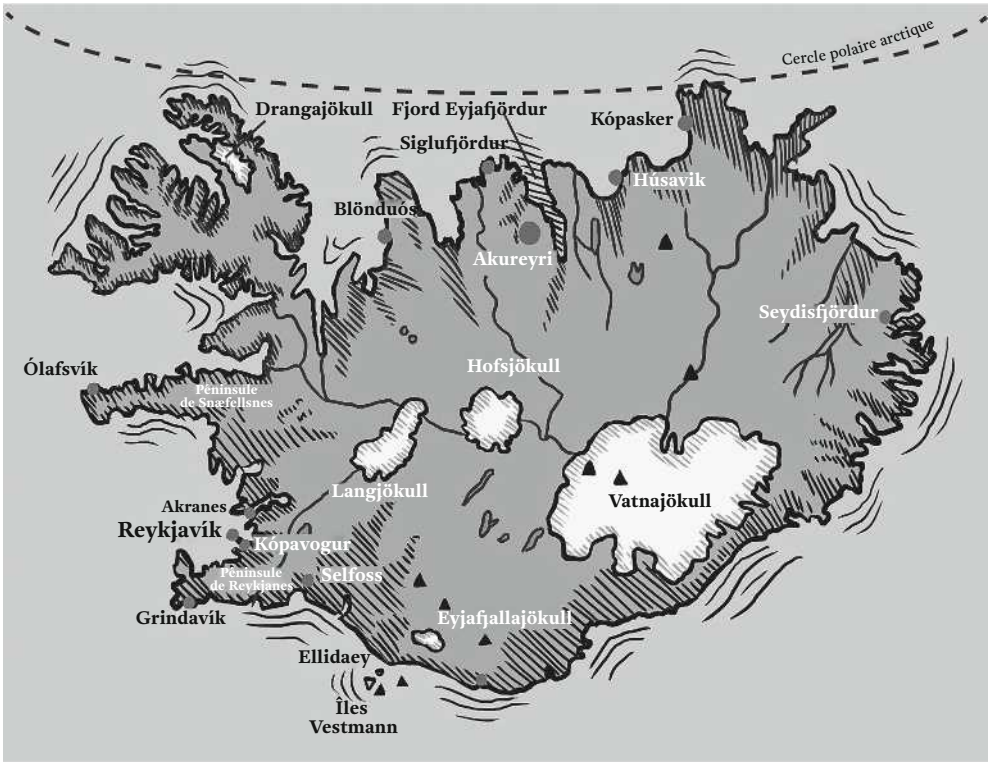
Titre original : *Hvítalogn*
© 2023 Ragnar Jónasson
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün
Avec l'aimable contribution de Victoria Cribb
(© Victoria Cribb, published in Great Britain
by Micheal Joseph, 2024)

ISBN : 979-1-0401-2174-9

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2025
Une marque de la société EDLM


GROENLAND
Mer
du Groenland
Mer
de Barents
Mer
de Norvège
Cercle polaire arctique
RUSSIE
ISLANDE
SUÈDE
ÎLES
FÉROÉ
FINLANDE
NORVÈGE
Océan
Atlantique
Mer
du Nord
Mer
Baltique
DANEMARK
IRLANDE
ROYAUME-
UNI
ALLEMAGNE


Cercle polaire arctique
Drangajökull
Fjord Eyjafjördur
Kópasker
Siglufjördur
Húsavik
Blönduós
Akureyri
Seydisfjördur
Ólafsvík
Hofsjökull
Péninsule de Snæfellsnes
Langjökull
Vatnajökull
Akranes
Reykjavík
Kópavogur
Péninsule de Reykjanes
Selfoss
Grindavík
Eyjafjallajökull
Ellidaey
Îles Vestmann

Katrín Guðjónsdóttir
(1950-2023)
À la mémoire de ma chère maman

Article du Morgunbladid*, 15 octobre 2002*

Jour de publication du dixième et dernier roman d'Elín.

C'est aujourd'hui que sort *Échéance*, le nouveau roman de l'autrice à succès Elín S. Jónsdóttir – son dixième et dernier, comme elle l'a déjà annoncé. « Dix livres en vingt ans, c'est plus que suffisant, a-t-elle déclaré dans un bref entretien avec le *Morgunbladid.* Dorénavant, je vais me consacrer à la lecture. » L'autrice, qui a fêté ses soixante printemps cette année, a publié son premier texte, *Un calme blanc*, en 1984. Celui-ci a récemment intégré la liste des meilleurs romans policiers du XX^e^ siècle selon le journal norvégien *Aftenposten*. Pionnière du polar en Islande, Elín a reçu de nombreuses

récompenses et vendu des millions d'exemplaires à travers le monde. Il y a trois ans, un projet d'adaptation en série télévisée a été révélé. Cette coproduction germano-britannique s'annonce comme le programme le plus coûteux jamais réalisé à partir d'une œuvre de fiction islandaise. Le tournage est déjà bien avancé et les premiers épisodes, adaptés d'*Un calme blanc*, devraient être diffusés dès l'année prochaine. D'après Rut Thoroddsen, l'éditrice islandaise d'Elín, vingt pays ont déjà acquis les droits de son nouveau roman, *Échéance*.

2005

[bourdonnement]

C'est à la lisière entre l'ombre et la lumière que je me sens le mieux, c'est là que je vais chercher des histoires à raconter, particulièrement des histoires de crimes. J'ai lu toutes sortes de livres avant de me mettre à écrire, et j'ai remarqué que ceux qui retenaient le plus mon attention, qui me laissaient le plus vif souvenir, traitaient des questions de justice et de châtiment. La plupart des romans en parlent, d'une manière ou d'une autre ; le crime est le moteur de la narration, même si on évoque des sujets très divers en chemin. Je devais avoir trente ans lorsque je me suis mise à défricher de manière méthodique les classiques du polar, en commençant par Agatha Christie, Dorothy L. Sayers, d'autres grands noms des années 1920 et 1930 ;

puis j'ai continué avec le couple suédois Sjöwall et Wahlöö, dont les histoires étaient extrêmement populaires à ce moment-là, dans les années 1970. Pour finir, je lisais tout ce qui me tombait sous la main quand je fouillais les bibliothèques de mes proches.

Quel genre de livres lisez-vous aujourd'hui ?

Je lis énormément. Dès que j'ai un moment de libre, je prends un bouquin. C'est mon moteur, ça me permet de rester jeune. Voilà à quoi sert la littérature : elle nous fait voir des lieux qu'on ne peut visiter autrement, explorer des mondes imaginaires. À Noël, je ne réclame que des livres à mes amis ; il n'y a rien de plus exaltant que d'ouvrir un paquet contenant un ouvrage qu'on n'a pas encore lu, dont on ignorait même l'existence. Pour moi, Noël, c'est avant tout un bon livre, et pareil pour les vacances : elles ne sont qu'une excuse pour m'adonner à ma passion de la lecture dans un nouvel environnement.

Qu'est-ce qui vous procure le plus de plaisir, Elín : écrire ou lire ?

[silence]

J'aime beaucoup cette question. Je ne crois pas qu'on me l'ait déjà posée. Même si je ne me sens jamais aussi vivante que lorsque j'écris,

je dois bien admettre que la lecture est plus facile. Moins exigeante, plus relaxante – c'est le but, évidemment. Cela dit, je n'ai jamais considéré l'écriture d'un livre comme du travail – j'y prends beaucoup trop de plaisir pour que cela mérite un tel qualificatif. Une page vierge, c'est un défi que je ne peux pas refuser. Évidemment, j'ai commencé à écrire bien avant la publication de mon premier roman, mais ces livres-là sont restés dans un tiroir et ne verront jamais la lumière du jour. Je les garde pour moi. Par ailleurs, il m'arrive encore d'écrire, juste pour m'amuser.

À ce propos, vous avez mis fin à votre carrière après dix romans policiers en…

Dix histoires de crimes, oui.

Dix histoires de crimes en presque vingt ans. Un livre tous les deux ans, avec la régularité d'une horloge.

D'une horloge ? Je ne sais pas si c'est une bonne comparaison. L'horloge avance bien plus vite que moi.

Mais après cela, vous avez arrêté ?

Oui, ça suffisait. L'histoire était arrivée à son terme et j'étais satisfaite de l'œuvre dans son ensemble.

Vous n'avez jamais envisagé d'écrire un livre de plus, voire deux ? De profiter de cet élan, de surfer sur la vague du succès ?

Jamais. Je ne vais pas vous mentir et prétendre que c'était prévu ainsi dès le début, dès le premier livre, mais arrivée au deuxième ou au troisième, j'ai calculé l'âge que j'aurais après dix romans – vingt ans de plus – et cela m'a semblé le bon moment pour m'arrêter. À partir de là, la série a commencé à former un tout. Et bien sûr, je devrais être reconnaissante d'avoir pu aller au bout.

J'ai entendu dire que vous écriviez vos livres à la main, du moins à vos débuts.

Oui, j'ai toujours fait ainsi, jusqu'au dernier. C'est comme ça qu'on m'a appris à écrire quand j'étais jeune ; à écrire des histoires, en tenant vraiment un stylo dans la main. C'était un passe-temps pour moi. Aujourd'hui encore, je m'assieds à ce bureau pour écrire, dans ce vieux fauteuil fatigué. Vous avez peut-être remarqué que l'ordinateur se trouve derrière moi, et pas sur le bureau. C'est très bien comme ça. Il ne doit servir qu'en cas de besoin. À mes yeux, l'ordinateur est un outil de recherche, rien de plus.

Vous aviez plus de quarante ans en 1984, lorsque votre premier roman policier est sorti, et vous n'aviez jamais rien publié avant cela – pas même une nouvelle dans un journal ou un magazine. C'est assez rare de commencer aussi tard, non ?

Rare ? Oui, peut-être, si vous le dites, mais je crois qu'il faut parfois mûrir un peu avant de franchir une étape aussi importante. Publier un livre, c'est quelque chose de sérieux, vous savez. Pas tant l'écriture elle-même que le fait de partager ses pensées avec tous ceux qui prendront la peine de vous lire, même s'il s'agit de fiction. Dans tous les romans, il y a une pointe de vérité. Mais puisque vous soulevez la question de l'âge, rappelez-vous que P.D. James a commencé à écrire assez tardivement, à quarante ans passés, et qu'elle n'a fait que s'améliorer avec le temps. Quoi qu'il en soit, écrire me rend heureuse. Créer quelque chose a un effet bénéfique. Pour moi, le plaisir repose dans l'acte physique d'écrire, de tracer les mots sur le papier. En revanche, il n'y a rien de plus pénible que de se relire. À chaque relecture, je sens mourir quelque chose à l'intérieur, un petit morceau de moi. Pendant ce temps, le sablier se vide et j'y perçois le reflet de mon âme qui se dissout peu à

peu. Dans ces moments-là, je comprends ce que signifie « perdre du temps ».

[silence]

Vous avez aimé cette aventure ?

Elle n'est pas terminée. Je suis encore en pleine forme, même si je ne publie plus de romans. J'aime toujours autant tout ce qu'il y a autour : parler de mes livres, rencontrer mes lecteurs, en Islande ou ailleurs dans le monde. Je voyage moins qu'autrefois, mais il m'arrive de faire un saut à l'étranger. Quelle sensation merveilleuse d'avoir touché autant de gens, d'avoir peut-être motivé quelqu'un qui ne lisait pas à ouvrir un bouquin. D'avoir servi de porte d'entrée vers le monde magique de la littérature.

Sjöwall et Wahlöö ont eux aussi écrit exactement dix livres. L'idée vous est-elle venue de là ?

Permettez-moi de vous dire que cette question n'est pas aussi originale que celle que vous m'avez posée tout à l'heure. J'y ai si souvent répondu. Sjöwall et Wahlöö ne possédaient pas les droits exclusifs de ce nombre, mais cette pensée trottait sans doute quelque part dans un coin de mon esprit. Comme tant de bons auteurs, ils m'ont appris à écrire

sur le sujet du crime, même si je pense que j'ai plus de points communs avec Christie et Sayers.

Ces dernières années, et même pendant la majeure partie de votre vie, vous avez vécu seule, non ? Ne ressentez-vous pas la solitude ? À moins que les livres vous tiennent compagnie…

[silence]

Je préférerais ne pas m'exprimer sur ce sujet. Comme vous le savez, je tiens à préserver ma vie privée. Concentrons-nous sur la littérature, pour le moment.

[silence]

Avec le recul, avez-vous des regrets ?

On va faire une pause, d'accord ? On reprendra plus tard.

[bourdonnement]

JEUDI

2012

Jeudi 1er novembre

C'était le refuge de Helgi Reykdal.

Ce fauteuil défraîchi mais confortable dans un coin, où il pouvait littéralement respirer le doux parfum des vieux livres. En plus de tapisser tous les murs, ils formaient d'innombrables piles par terre et sur les tables de la boutique. Il y en avait partout et si cela continuait ainsi – un flux entrant supérieur au flux sortant –, les rayons seraient bientôt saturés et les visiteurs ne pourraient plus circuler du tout. À vrai dire, les livres occupaient peut-être déjà depuis longtemps la première place ; ils semblaient avoir pris vie, indépendamment des propriétaires, du personnel ou des clients. Des livres qui trônaient en hommage à la simple beauté de l'objet, pas parce qu'ils avaient une chance d'être vendus.

L'air lourd et poussiéreux ne dérangeait pas Helgi, pour qui ce chaos était plus attrayant qu'oppressant. La boutique fermée, il restait seul parmi tous ces

ouvrages, son téléphone portable posé sur une pile à côté de lui comme unique totem du XXIe siècle.

À peu près au moment où Helgi avait rompu avec Bergthóra, sa petite amie de longue date, il avait appris que la femme ayant racheté la librairie familiale à Akureyri faisait face à des difficultés financières et ne serait pas en mesure de régler son dernier versement.

Parfois, tout arrivait en même temps, mais au lieu de se laisser abattre par ces coups du sort successifs, Helgi essayait de voir les bons côtés. Sa rupture était une bénédiction, à tout point de vue. Bergthóra et lui n'avaient pas d'enfants et ils étaient dans l'impasse depuis bien longtemps. Elle avait commis le geste de trop lorsque, dans une énième crise de rage alcoolisée, elle avait brisé une bouteille de vin sur sa tête, lui faisant perdre connaissance.

Et puis, il y avait la boutique. Son père avait passé de nombreuses heures assis dans ce même fauteuil à feuilleter des livres, Helgi par terre à ses pieds, d'abord enfant puis adolescent, en pleine découverte du pouvoir extraordinaire des histoires. Il gardait tant de souvenirs de ce petit magasin – pour lui, l'endroit le plus précieux au monde. Malheureusement, peu de gens appréciaient ce sanctuaire à sa juste valeur. Ils avaient eu un mal fou à vendre la boutique à la mort de son père, et voilà que Helgi se retrouvait à nouveau plongé dans le passé, redevenu propriétaire majoritaire. La dame âgée qui avait tenté sans

succès d'acquérir les lieux conservait une petite part. Avec Helgi, ils avaient conclu qu'elle pourrait rester et tenir la boutique au quotidien en échange d'un pourcentage des ventes – aussi modestes fussent-elles.

Puisque le destin avait décidé que la librairie devait revenir entre les mains de sa famille, Helgi n'avait plus l'intention de la revendre. Certains de ses collègues policiers rêvaient d'une retraite au soleil, d'ouvrir un petit bar ou une auberge, mais lui s'imaginait ici dans ses vieux jours. Derrière le comptoir comme son défunt père, à vendre des livres à des clients invisibles. La clé, c'était d'y voir une vocation plutôt qu'un travail.

Enfin, c'était pour plus tard. En attendant, Helgi avait la boutique pour lui tout seul. Tombé sur un vieux Agatha Christie, *La Maison du péril*, il s'était assis pour le lire, plus concentré sur l'atmosphère délicieuse du roman que sur son intrigue. Il savourait la parfaite tranquillité qui régnait dans ce cocon, conscient que ses vacances d'hiver forcées prendraient fin dans une semaine. Il était revenu dans le Nord pour tenir compagnie à sa mère, récemment sortie de l'hôpital. Et même s'il n'avait pas passé des heures à penser à Bergthóra ces derniers temps et avait cessé depuis longtemps de répondre à ses messages, il ne pouvait nier qu'une pause loin de Reykjavík lui faisait le plus grand bien. Dire qu'elle avait mal pris la rupture serait un euphémisme ; pendant un temps, elle refusait même la réalité de leur séparation. Au moins, il avait peu de chances de la croiser à Akureyri.

Contraint à un déménagement et à un nouveau départ, il avait aussi fait ses premiers pas balbutiants dans une nouvelle histoire d'amour. La jeune femme s'appelait Aníta. Helgi et elle s'étaient croisés un peu plus tôt dans l'année, alors qu'il venait de rejoindre la police. Employée au sein de la Direction de la santé publique, elle l'avait aidé dans son enquête sur les morts du vieux sanatorium près d'Akureyri. Quelques semaines plus tard, elle l'avait recontacté pour savoir comment l'affaire se passait, et ils s'étaient retrouvés autour d'un café. À ce moment-là, Helgi avait déjà avoué à Bergthóra qu'il ne voyait plus aucun avenir avec elle, mais clore ce chapitre pour de bon avait pris du temps.

Quoi qu'il en soit, la page était désormais tournée et le chapitre suivant, entamé. Aníta et lui formaient un couple depuis trois mois. Il ne l'avait pas encore présentée à sa mère. L'un comme l'autre, ils tenaient à prendre leur temps. Aníta était restée à Reykjavík pour travailler, mais ils avaient discuté de la possibilité qu'elle l'accompagne à Akureyri pour Noël.

La rêverie sereine de Helgi vola en éclats lorsque son téléphone se mit à sonner. Il avait oublié d'enclencher le mode silencieux, comme il le faisait habituellement lorsqu'il lisait. En dehors de ses heures de service, il était d'avis que tout ou presque pouvait attendre.

Pour ne rien arranger, c'était son patron, le chef de la brigade criminelle de Reykjavík, qui l'appelait.

Helgi reposa son Agatha Christie aussi prudemment que s'il s'agissait d'un bijou fragile et inspira à fond avant de décrocher.

– Helgi, ici Magnús. Comment ça va ?

Le ton se voulait amical, mais il était teinté d'une nuance que Helgi n'aimait pas beaucoup.

– Ça va, merci. Je suis toujours dans le Nord.

– Ah oui, c'est vrai. Ta mère va mieux ?

– Ça suit son cours.

L'état de sa mère, en pleine rééducation après une opération chirurgicale, s'améliorait lentement mais sûrement.

– Je ne voulais pas te déranger pendant ton congé, mais je me suis dit que tu aimerais peut-être… comment dire… saisir une occasion.

Helgi leva les yeux au ciel et se hissa hors du fauteuil. La douce atmosphère s'était évanouie. Quoi que Magnús lui veuille, il soupçonnait que cela signifierait retourner à Reykjavík plus tôt que prévu.

– Je t'écoute, dit-il d'un ton un peu trop vif – parfois, il avait du mal à réprimer ses émotions.

– Tu aimes beaucoup les romans policiers, il me semble…, commença Magnús, sans doute pour introduire la véritable raison de son appel.

– C'est vrai.

Helgi savait que ses collègues se moquaient parfois de sa passion du polar. Partout où il allait, il emportait un livre avec lui, et il passait toutes ses pauses à

bouquiner plutôt qu'à discuter avec les autres dans la cafétéria.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Les étagères ployaient sous le poids de tous ces trésors, et il éprouva une envie presque irrépressible de raccrocher au nez de son patron.

– Eh bien, figure-toi qu'un auteur a disparu, dit Magnús.

– Quoi ?

– Un auteur de romans policiers, par-dessus le marché. Je me suis dit que ça serait dans tes cordes.

Helgi pensa avoir mal entendu, puis il se demanda si Magnús n'était pas, pour d'obscures raisons, en train de se payer sa tête.

– Qui a disparu ? Je ne te suis pas.

– Elín S. Jónsdóttir. Tu dois connaître.

– Évidemment, que je la connais !

On pouvait affirmer sans exagérer que n'importe quel lecteur avait au moins entendu parler d'Elín S. Jónsdóttir. Ses dix livres – pas un de plus, pas un de moins – s'étaient vendus à la pelle au cours des trente dernières années. Elle avait commencé à écrire des romans policiers en islandais bien avant que ce genre littéraire n'envahisse tous les rayons lors du *jólabókaflóð*, le rituel raz-de-marée littéraire de Noël[1].

1. À la manière de la rentrée littéraire en France, la majorité des nouveaux livres sortent entre octobre et décembre en Islande. Les livres constituent un cadeau privilégié pour Noël. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Petit à petit, elle avait fidélisé ses lecteurs, jusqu'à ce que chaque nouvelle publication, une année sur deux, devienne instantanément un best-seller. Et elle n'était pas moins appréciée à l'étranger. Mais un jour, elle avait subitement arrêté d'écrire, prétextant que sa série était terminée et qu'elle n'avait « plus rien à dire », comme elle l'avait, lui semblait-il, formulé dans une interview. Naturellement, il avait dévoré tous ses livres. Quelques exemplaires devaient traîner sur les étagères qui l'entouraient.

– Elle a disparu ? demanda-t-il.

– Sans laisser de traces, comme on dit. Son éditrice nous a contactés. Personne n'a de nouvelles depuis plusieurs jours.

L'imagination de Helgi s'emballa. Il ne connaissait pas Elín personnellement, ne l'avait jamais rencontrée, mais cette affaire attisait sa curiosité, au point qu'il se sentait prêt à abréger ses vacances et à retourner à Reykjavík sans tarder. C'était ce lien avec la littérature, le fait étrange et intrigant – s'il se montrait parfaitement honnête – qu'une autrice de romans policiers devienne l'objet d'une enquête criminelle.

Par ailleurs, il devait admettre qu'il éprouvait une certaine excitation à l'idée de participer à une enquête – voire de la diriger – qui, à coup sûr, attirerait l'attention des médias. Les affaires de disparitions ne suscitaient pas toujours un grand intérêt en Islande ; souvent, il s'agissait de tragédies personnelles qui ne concernaient pas le public, et les journalistes n'en

faisaient qu'une couverture limitée, mais aucune chance que cette nouvelle-là passe inaperçue, quelle que soit l'explication.

– Incroyable, dit-il. Je veux dire… c'est terrible. Vous avez des indices sur ce qui a pu se passer ?

– C'est tout frais, je viens de recevoir le signalement. Heureusement, la presse n'est pas encore au courant, et il me reste à trouver quelqu'un à qui confier l'affaire…

Magnús lui faisait miroiter son offre.

– Je m'en charge, répondit Helgi d'un ton décidé. Je peux prendre la route aujourd'hui, je serai là ce soir.

Il sentit la tension s'accroître en lui. C'était tout ce qu'il aimait : affronter une affaire complexe, sous pression, et en ressortir victorieux.

– Là, tu me fais plaisir. Tu ne veux pas prendre l'avion ? Tu récupéreras ta voiture plus tard. On ne peut pas se permettre de laisser la piste refroidir, Helgi.

Il réfléchit un instant puis conclut que Magnús avait raison. De plus, il pourrait reprendre l'avion aux frais de son employeur pour aller chercher sa voiture, et en profiter pour retourner voir sa mère. À Reykjavík, il aurait toujours la possibilité d'emprunter un véhicule de fonction.

Sa mère comprendrait.

– OK, je serai avec vous cet après-midi.

– Formidable, Helgi. Je doute qu'il se passe quoi que ce soit ces deux ou trois prochaines heures, mais

après ça, la balle est dans ton camp. Qui sait ? Elle va peut-être réapparaître dès ce midi, de retour de vacances ou quelque chose dans le genre. La loi de l'emmerdement maximum, tu vois ? Mais si ce n'est pas le cas, on va devoir mettre le paquet et avoir des réponses sous la main, histoire de montrer qu'on prend les choses au sérieux. Je pense qu'on devrait se donner quelques jours pour élucider cette affaire avant d'envoyer un communiqué à la presse. On va subir une grosse pression du public. Mais tu vas gérer, Helgi.

Helgi eut la désagréable impression que c'était là l'explication de cet appel téléphonique : Magnús voulait un bouc émissaire au cas où l'autrice ne réapparaîtrait pas bientôt – alors qu'il ne se gênerait pas pour récolter les lauriers si l'affaire connaissait une fin rapide et heureuse.

– Mais ne t'inquiète pas, j'ai pleinement confiance en toi, ajouta Magnús sur le ton mielleux qui le caractérisait. De toute façon, c'est peut-être une fausse alerte. Peut-être… euh… peut-être qu'elle s'est perdue dans un de ses bouquins.

2005

[bourdonnement]

À mesure que les années passent et qu'on vieillit, on réfléchit de plus en plus à la notion de temps. Du moins, c'est mon cas. Je n'aime pas me demander ce que j'aurais pu changer, ça me trouble. Aurais-je pu vivre ma vie autrement ? Vous êtes relativement jeune, vous ne vous posez peut-être pas encore la question…

Si. On n'a qu'une vie, il faut en prendre soin.

Oui, je n'aurais pas mieux dit. Une vie, mais…

[silence]

Vous voulez faire une pause ? Je coupe le magnétophone ?

Non, ce n'est pas la peine. Pardonnez mon hésitation. Vous ferez le tri en reportant

mes réponses. Vous donnerez une bonne image de moi.

Bien sûr. Excusez-moi, je ne voulais pas vous interrompre ni perturber le cours de votre réflexion…

[silence]

Le temps, oui, c'est de ça que je parlais. Vous disiez qu'on doit prendre soin de sa vie, mais parfois il faut bousculer les habitudes, quitte à casser quelques œufs au passage. Accomplir l'inattendu. Tenter sa chance. Vous me suivez ?

Oui.

Écouter son cœur. C'est essentiel. Même si, en général, on ne comprend pas vraiment les messages qu'il nous envoie. Ils semblent confus, contradictoires, la route est sinueuse, le chemin jamais évident, et c'est très bien comme ça. Le bien, le mal, tout est question de perspective. Parfois, pas toujours. Dans certains cas, la ligne est parfaitement claire, mais nous en parlerons à la fin. Au fait, je peux vous offrir un autre café ?

Non, ça va, merci. Pour être honnête, je bois plutôt du thé.

Oh, vous auriez dû me le dire. Je vais mettre la bouilloire à chauffer dans une minute.

Avez-vous écouté votre cœur, Elín, lorsque vous avez abandonné votre poste d'enseignante pour vous consacrer exclusivement au métier d'écrivain ?

Je n'ai jamais considéré cela comme un métier. J'écris pour le plaisir : c'est un jeu, une passion, pas un travail.

[silence]

Je vais vous dire autre chose. Lorsque j'étais petite, j'habitais dans le quartier ouest de Reykjavík, au dernier étage d'un immeuble, et dans ma chambre, il y avait une lucarne. C'était presque un décor de conte de fées : la princesse en haut de sa tour dans un immense château, même si en vérité mes parents possédaient juste ce modeste appartement sous les combles. Le soir, je m'asseyais derrière la fenêtre – je devais avoir à peu près dix ans – et je contemplais Reykjavík, qui avait une tout autre apparence à l'époque, bien sûr : pas de Cinéma de l'université, pas de Bibliothèque nationale, juste un paysage vierge et merveilleux pour une enfant à l'imagination fertile. C'est là

qu'est née cette autrice, Elín S. Jónsdóttir. Je n'en étais pas consciente mais je le vois à présent, avec le recul. C'est ainsi que nous nous formons, en tant qu'individus. Notre environnement, nos souvenirs, les innombrables décisions que nous prenons au jour le jour nous façonnent. J'ai par exemple décidé de vous inviter pour une interview, qui sait où cela va mener ?

Eh bien… euh… l'interview finira en tout cas dans la presse, c'est sûr. Je n'ai pas encore décidé à quel journal la proposer, mais ils vont se l'arracher. Un entretien fleuve avec l'autrice préférée des Islandais. Je n'aurai pas de mal à lui trouver une publication appropriée.

Le moment venu, oui.

Euh… oui. Euh… Que voulez-vous dire ?

Vous la visualisez ?

Excusez-moi, qui ?

La petite princesse accoudée à sa lucarne. Elle contemple la ville qui s'étend à ses pieds, s'invente tout un monde de petits princes et princesses qui tombent amoureux avant d'être séparés par le destin. Cela commence par des contes de cet acabit,

romantiques et tragiques, puis peu à peu ils deviennent plus sombres : des histoires de morale vacillante, du danger inhérent aux êtres humains. En d'autres termes, des histoires de crimes. Imaginez-la. Elle finit par quitter son château, entre au lycée, rencontre des gens comme elle. On ne choisit pas sa famille, mais on choisit ses amis. Puis elle s'inscrit à l'université, avec l'intention d'étudier le droit parce que son oncle était avocat et que tout le monde l'admirait ; il habitait une belle maison, avec un grand jardin. Elle veut marcher dans ses pas, suivre son exemple. Mais cela n'arrivera pas. Parfois, on nourrit des désirs qui pour toujours demeurent inassouvis – c'est la vie, après tout. Le plus important, c'est de les avoir, ces désirs, ces rêves. De les mettre à l'épreuve.

[silence]

C'est à ce moment-là que vous avez intégré l'institut de formation des enseignants ?

Pas immédiatement. J'ai d'abord été institutrice intérimaire à la campagne ; je voulais faire une pause, échapper au stress du quotidien. Je ne sais pas comment on appellerait ça aujourd'hui. Peut-être la volonté de retrouver un lien à la terre.